Document généré le 23 avr. 2024 14:19

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Les justiciers de la métaphysique
Pourquoi y a-t-il ce recueil plutôt que rien?
Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?. Sous la direction de Francis Wolff. Presses Universitaires de France, 223 p.

Filippo Palumbo

Numéro 220, mai–juin 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16922ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Palumbo, F. (2008). Les justiciers de la métaphysique : pourquoi y a-t-il ce recueil plutôt que rien? / *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?*. Sous la direction de Francis Wolff. Presses Universitaires de France, 223 p. *Spirale*, (220), 38–39.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les justiciers de la métaphysique

Pourquoi y a-t-il ce recueil plutôt que rien ?

POURQUOI Y A-T-IL QUELQUE CHOSE PLUTÔT QUE RIEN ?
Sous la direction de Francis Wolff
Presses Universitaires de France, 223 p.

par FILIPPO PALUMBO

Publié en 2007 sous la direction de Francis Wolff, *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* est le manifeste programmatique d'un groupe de travail en philosophie, « Métaphysique à l'ENS », qui mêle des équipes de recherche d'obédiences diverses. Le projet du MENS est de réintroduire sur la scène universitaire française un type d'investigation délaissé depuis au moins l'âge du structuralisme, à savoir l'investigation métaphysique. *« Le moment est venu,* nous dit Wolff, *de relancer l'enquête métaphysique en France en élaborant des méthodes adaptées ».*

Pour sa première année, le MENS a choisi une question cruciale pour la métaphysique, *« pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »* — formulée par Leibniz en 1697 dans le livret *De rerum originatione mundi* —, et a invité ses membres à l'aborder de front. Les textes réunis dans le recueil constituent la version écrite des réponses élaborées par les chercheurs qui ont essayé d'escalader cet *« Everest de la métaphysique »* lors d'une journée d'études tenue le 11 juin 2005 à l'École normale supérieure.

Quelques réponses

Se sont penchés sur la question, dans l'ordre : Élie During et David Rabouin, Frédéric Ferro, Francis Wolff, Paul Clavier, Quentin Meillassoux, Frédéric Nef et Franck Lihoreau ainsi que Jean-Baptiste Rauzy. La première section de l'ouvrage est consacrée à l'histoire de la question : During et Rabouin brossent un tableau des stratégies mises en œuvre par les philosophes modernes pour tenter de montrer qu'il ne faut pas répondre à la question; Ferro, au contraire, cartographie les réponses possibles. Wolff, de son côté, soutient que la formulation classique de la question est contradictoire et il tente d'en changer les termes. La deuxième section contient quelques tentatives de réponse directe : Clavier s'attaque à la question en construisant un argument logico-probabiliste dont le but est d'appuyer la thèse suivant laquelle toutes les réponses possibles ont une coloration théiste, dans la mesure où elles ont recours à un être éternel. Cette stratégie ne fait que déplacer le problème : en effet, on pourrait encore se demander pourquoi il y a un être éternel. Messailloux aborde le concept de *« rien »* et s'emploie à démontrer qu'il ne peut pas ne rien y avoir, car le rien est impensable et l'impensable est impossible. Dès lors, il prouve de manière indirecte — c'est-à-dire à travers une démonstration par l'absurde de l'impossibilité du néant — l'existence de quelque chose. Sa réponse (il existe quelque chose parce qu'il existe quelque chose) réduit à néant la question. Le *« quelque chose »* est un fait brut, par conséquent il n'a pas à être interrogé. Frédéric Nef et Franck Lihoreau disqualifient également la question en ayant recours à une *reductio ad absurdum* de l'hypothèse du *« monde vide »*. Ils se réclament d'un argument kantien qui consiste à montrer que la notion de *« rien »* est auto-contradictoire : si rien n'existe, disait Kant, alors quelque chose existe. En effet, en niant toute existence, on abolit toute possibilité, y compris celle que rien n'existe. Le *« rien »* s'auto-annule un peu à la manière dont l'aspirateur fou du *Yellow Submarine* des Beatles finit par s'aspirer lui-même. Dès lors, l'existence de quelque chose est nécessaire et puisque ce qui est nécessaire est, de ce fait même, *« sans pourquoi »*, il faut rester sourd à celui qui nous pose la question. Enfin, Rauzy disqualifie le problème leibnizien en ayant recours à une stratégie de déplacement. Il soutient que la question ne présuppose pas seulement que quelque chose existe; elle présuppose aussi qu'il y a une raison qui fait en sorte que ce *« quelque chose »* — censé exister — existe. Avant de répondre à la question, il faut donc mesurer la validité du principe de raison suffisante (suivant lequel *nihil est sine ratione*). Or, celui-ci étant auto-contradictoire (car il est lui-même *« sans raison »*, alors même qu'il demande la raison de toute chose), demander pourquoi il y a quelque chose n'a pas de sens. Ce n'est pas une vraie question. Par conséquent, elle n'admet aucune réponse.

La mort de la métaphysique

« Il fut un temps où la métaphysique était appelée la reine de toutes les sciences », soutenait Kant dans la « Préface à la première édition » de la *Critique de la raison pure*. Elle devait ce titre d'honneur à la noblesse et à l'importance capitale de son objet. Néanmoins, elle tomba en disgrâce et les connaissances qu'elle avait prodiguées à la raison furent entraînées dans sa chute. On disait, en effet, qu'elle était devenue inutile; on ne savait plus quels bénéfices attendre d'un questionnement sans fin sur ses chimères et ses *« rêves »*.

Peu à peu, les grands penseurs ont entrepris de prononcer à voix basse des formules incantatoires censées rompre *« l'air de maléfice »* qui entourait le dédale maudit de la *philosophie première*. *« Relation de cause à effet »* (Hume), *« âge métaphysique »* (Comte), *« oubli de l'être »* (Heidegger), *« arrière-mondes »* (Nietzsche), *« déconstruire la métaphysique »* (Derrida), *« nous sommes voués historiquement à l'histoire »* (Foucault), *« paranoïa œdipienne »* (Deleuze), etc. C'est ce que, depuis l'âge de l'empirisme anglo-saxon, on n'avait de cesse de répéter afin de forcer l'issue du goulot d'étranglement suprasensible au fond duquel la raison avait échoué.

Dans la deuxième moitié du XXe siècle se fit jour le dogme de la fin de la métaphysique, mais nul ne se hasardait à en certifier l'arrêt de mort, car le décès semblait tout de même suspect. En effet, s'il fallait constamment faire part du trépas, c'est que l'agonie tirait en longueur sans aboutir à une conclusion.

Dans un opuscule tardif consacré au phénomène de la négation (*La négation*, 1925), Freud enseigne que, par une admirable ironie de l'appareil psychique, la disqualification ou le refus d'un contenu de pensée *(« la femme du rêve n'est pas ma mère »)* constituent moins des tentatives d'inhibition que des stratégies d'acceptation intellectuelle et d'intégration du refoulé *(« la femme du rêve est bien ma mère »)*. Autrement dit, la fonction psychanalytique de la négation est de dissocier le refoulé de sa composante pulsionnelle en lui permettant de trouver sa place à l'intérieur du moi. Par une semblable ironie, le thème historiciste de la mort de la métaphysique, dominant le siècle dernier, loin de congédier la science des *« principes*

premiers » — en réglant définitivement son compte —, finit par conférer une nouvelle vigueur à l'enquête sur les questions qui dépassent les limites de l'expérience. C'est pourquoi, en ce début de XXIe siècle, précise Wolff, nous assistons au retour de la métaphysique et à l'écroulement corrélatif de la foi de l'homme moderne en l'histoire. La métaphysique est loin d'avoir épuisé tous ses possibles, nous dit Wolff, et tant qu'elle sera soldée dans une préhistoire de la pensée, tant qu'elle sera identifiée *« à ce que la pensée a depuis toujours déjà besoin de penser comme son passé et son préalable »*, elle demeurera bien vivante et menaçante.

À cet effet, on peut observer dans la crise actuelle du mythe historiciste une sorte de Némésis ou de choc en retour : les forces mises en œuvre contre la métaphysique classique se retournent contre ceux qui les avaient évoquées, les sapant à leur tour. Dans cette perspective, l'œuvre de disqualification perpétrée au détriment de l'âge de la raison — en premier chef par les *French thinkers* — n'apparaît plus aujourd'hui que comme le symptôme d'un manque fondamental. On voulait se défaire de la métaphysique parce que c'était la chose dont on avait le plus besoin et parce que, comme le rappelle Adorno, *« le besoin ontologique ne garantit pas plus ce qu'il veut que les affres des affamés ne garantissent le repas »*.

Le retour de la métaphysique

Divers signes annoncent le retour de la métaphysique sur la scène de la pensée occidentale. Le premier d'entre eux est le développement considérable d'une *« métaphysique analytique »* aux États-Unis et en Australie, c'est-à-dire là où a peu pénétré le dogme de la *« fin de la raison occidentale »* — qui a dominé la deuxième moitié du XXe siècle en France. Dans ces *« contrées analytiques »*, les questions classiques de la philosophie sont récupérées au profit d'un renouvellement du programme originel de l'*Aufklärung* — par-delà deux siècles de méprises sur la valeur de la métaphysique en tant qu'enquête rationnelle concernant les questions au-delà de l'expérience. C'est ici, nous dit Wolff, que l'on remonte aux sources du programme de la modernité en répétant le geste kantien qui consiste à faire appel au pouvoir qu'a la raison d'accorder sa *« sincère estime »* à tout ce qui peut soutenir son libre examen.

Un deuxième signe du retour du *revenant* est le développement considérable des sciences cognitives (logique modale, théorie des ensembles, mais aussi physique quantique, etc.), qui a permis de repenser les notions classiques de la tradition occidentale (*« universaux »*, *« propriétés »*, *« possible »*, etc.) et de poser à nouveaux frais les questions métaphysiques de toujours.

Aujourd'hui, la métaphysique se trouve là où plus personne ne s'attarderait à la chercher. Elle ne se fait nullement dans les cercles restreints ou dans les écoles ésotériques, mais plutôt dans les laboratoires de physique, de neurobiologie, tout comme dans les départements de mathématique et de logique. Selon Wolff, loin de relever de la parole solitaire ou cryptique, voire du style prophétique du penseur isolé, l'enquête métaphysique suppose des *« méthodes dialogiques, travaux en groupe et discussions réglées »*. De même que le chien du récit de Kafka *(Recherches d'un chien)* n'approuve pas les tâtonnements individuels des ancêtres (par exemple, le chien-Platon, le chien-Kierkegaard ou le chien-Nietzsche), les membres du MENS font de la *prima philosophia* le moment d'une *blind date* entre départements de sciences pures et départements de sciences humaines. Les meilleurs bréviaires de métaphysique sont, selon Wolff, les publications savantes que les organismes de recherche — par exemple, le MENS — diffusent dans le dessein de jeter un pont entre universitaires d'obédiences diverses.

Si, avec Kant, tout homme possédait une *« dimension de métaphysique »*, avec le MENS, cette dimension est restreinte au type du professeur en poste (ou de l'apprenti professeur). Dans cette perspective, l'idée de *« renouvellement de la métaphysique »* masque une volonté de transformer l'institution universitaire en un instrument de contrôle et d'administration des besoins secrets de l'homme. Les universitaires sont les seuls à pouvoir poser les questions classiques et, aussi, les seuls à pouvoir y répondre.

Sapere aude

Contre le défaitisme d'une raison *« chagrinée »*, le MENS met de l'avant un programme philosophique axé sur l'idée qu'il est encore possible de poser directement les questions fondamentales et de tenter d'y répondre *« le dos au mur, sans autre arme que des raisonnements, les plus serrés et les plus irréfutables possible »* et sans se contenter de citer, commenter ou interpréter les grands auteurs. Par résignation vis-à-vis d'une autocritique farouche, la raison s'est transformée en *« défaitisme de la raison »*, selon l'expression d'Adorno, et par là même, elle a perdu confiance en ses propres moyens ; elle ne se croit plus à la hauteur des questions au-delà de l'usage expérimental de ses facultés. Néanmoins, comme nous l'avons dit plus haut, par une logique curieuse, les dé(con)structions du XXe siècle ont permis à la raison de reconnaître son *« ombre »* et d'atteindre un premier degré d'indépendance par rapport au refoulement de son *« penchant métaphysique »*. De manière paradoxale, les négations et les scissions du siècle dernier ont fini par lui indiquer le chemin de l'unité et de l'individuation. À ce sujet, le diagnostic nihiliste sur la *« fin de l'Aufklärung »* est refusé en bloc par les membres du MENS. Aujourd'hui, nous dit Wolff, la raison *doit* reconnaître qu'elle est la pierre de touche pour toute question concernant ce qui transgresse l'expérience. Elle *doit* reconquérir ses avant-postes sur le *« champ de bataille »* de la métaphysique et se préparer au combat si elle ne veut pas succomber à l'attaque des forces qui, refoulées par le travail de l'histoire, font retour sur la scène de la pensée. C'est que si, à l'instar de ce qui a été fait au XXe siècle, on chasse le *« besoin métaphysique »* de l'homme par la grande porte de la philosophie, il ne manquera pas de revenir par la fenêtre, *« et sans doute »* ajoute Wolff, *« de la plus mauvaise manière »*. La raison doit dès lors surmonter sa détresse, sortir du piège que lui a préparé la pensée du siècle dernier et tenir sous sa garde le château de la *prima philosophia* afin qu'il ne tombe pas sous l'incantation des irrationalités les plus exaltées ou dans l'attrape-nigaud de la quête spirituelle.

Philosophie de professeurs

Avec le projet du MENS, la raison est réinstallée en position d'autorité suprême ; néanmoins, elle ne peut remplir sa fonction de rempart dressé contre la montée des forces de la régression irrationnelle qu'en se renversant dans le plus pur objectivisme. En effet, à l'ENS l'intérêt *« scientifique »* pour la *prima philosophia* l'emporte sur le besoin métaphysique de l'homme. Ici, la métaphysique apparaît moins sous le jour d'un *« champ de bataille »* où l'homme combat pour *« ne pas avoir à s'en tenir au verdict concernant la connaissance de l'absolu »*, que sous celui d'une *« salle d'entraînement »* où la raison se livre à une gymnastique censée gonfler les muscles de sa logique. Il ne s'agit plus de savoir si la métaphysique est possible comme science, en la convoquant devant le tribunal d'un sujet centré sur lui-même, pour l'interroger directement afin qu'elle justifie ses prétentions ; il s'agit plutôt de savoir si on peut l'utiliser comme un parc d'amusement pour une raison disqualifiée et en mal de confiance. Dès lors, on tombe du plan des grands problèmes spéculatifs à celui d'une rhétorique vide qui, au lieu de rendre compte de la *dimension métaphysique* de l'homme, se contente de faire étalage de quelques catégories desséchées. La dialectique mobilisée par les auteurs du recueil pour aborder la question leibnizienne, *« pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »*, séduit, éloquente *« comme le bruissement de feuilles dans un mauvais poème »* (Adorno). Néanmoins, ce que chante le vent lui échappe. En se réalisant sur le plan abstrait, l'idéal caressé par le MENS se dissocie de la totalité réelle de l'investigation métaphysique. Il arrive alors que, tel un Atlas qui se décharge de son poids cosmique, le chercheur de l'ENS se réfugie dans sa logique étanche et n'hésite pas à déclarer que celle-ci est le pilier de toute spéculation. En réalité, ce qu'il entend dire par là, c'est qu'il désire tout simplement s'en tenir aux règles de son métier, avec tout ce que cela implique en termes de cliques et d'ouvrages utilisés essentiellement en tant que titres pour des concours et des avancements. La *« métaphysique analytique »* encensée par le groupe de l'ENS ressemble beaucoup à une *« philosophie de professeurs des professeurs de philosophie »* — pour reprendre l'expression de Schopenhauer.